

Pietro BOVATI sj

**Roland Meynet :
sa contribution à l'analyse rhétorique comme nouvelle méthode**

Le profil de mon discours n'est pas celui d'un simple lecteur des livres du Professeur Roland Meynet, ni d'un simple collègue travaillant dans une institution apparentée et dans le même champ exégétique. Je parle en effet ce soir plutôt en qualité de témoin d'un parcours de recherche et, en mesure restreinte, de collaborateur des projets et des réalisations brillamment accomplies par Roland Meynet. Et c'est un discours sur la méthode que je voudrais brièvement développer, en commençant par quelques éléments d'ordre biographique.

J'ai vu les tout premiers essais de la méthode rhétorique lors de notre commune participation au Séminaire du Père Paul Beauchamp, à Lyon-Fourvière, au début des années 70 ; le Séminaire était consacré à l'étude d'une série de textes d'alliance dans l'Ancien Testament, et nous apprenions alors à conjuguer les suggestions théoriques venant du structuralisme avec les exigences formelles de l'analyse littéraire, qui petit à petit deviendra l'analyse rhétorique. Ce Séminaire avec notre maître commun a eu un double effet, décisif pour l'avenir intellectuel du P. Meynet : d'un côté il a orienté son secteur de recherche, qui est passé progressivement de la langue arabe et du monde islamique à la langue grecque et ensuite à l'hébreu et à l'univers biblique ; d'autre part, ce Séminaire lui a donné le goût pour déceler et mettre en valeur la composition des textes littéraires, et ce goût de la forme est devenu le moteur d'une recherche exégétique riche en publications scientifiques, aujourd'hui couronnées par un grand prix.

Les études de linguistique poursuivies à l'Université d'Aix-en-Provence, avec Georges Mounin et d'autres éminents linguistes, ont permis au jeune chercheur de proposer à l'attention d'un jury universitaire un travail d'une grande nouveauté sur l'Évangile de Luc, travail qui montrait comment un livre entier de la Bible était rigoureusement structuré. Plusieurs fois en été nous étions convoqués par Roland Meynet à Chantilly, avec le P. Beauchamp et d'autres jeunes chercheurs, pour discuter du projet de thèse, pour faire avancer la méthode, pour préciser les découvertes.

Le germe de cette collaboration a produit plus tard ses fruits à Rome, lorsque nous avons décidé de travailler ensemble à un commentaire du livre d'Amos (sur lequel je donnais des cours à l'Institut Biblique), un commentaire — publié en français et en italien en 1994-1995 — qui, pour la première fois, tenait compte systématiquement de la composition rhétorique. Cette dernière expérience a été, je crois, très importante, parce qu'elle a permis d'intégrer dans le cadre de l'analyse rhétorique les instances, disons, plus classiques, dont j'étais soucieux, à savoir les études de critique textuelle et de philologie, les recherches sur le lexique et sa sémantique, les exigences du contexte historique et culturel de la Bible, la question enfin de l'interprétation cohérente du texte analysé.

Une méthode ne tombe pas du ciel toute prête, elle se construit au contraire jour après jour dans un travail assidu, dans un perpétuel dialogue avec les textes et avec les chercheurs. Le mouvement puissamment amorcé s'est alors déployé dans une série de livres et d'articles écrits par Roland Meynet, et d'autres rédigés par ses étudiants sous forme notamment de thèses pour le Doctorat en Théologie Biblique, à l'Université Grégorienne surtout, mais aussi dans plusieurs centres universitaires. En parallèle, un effort soutenu pour expliquer et promouvoir la méthode rhétorique a amené le P. Meynet à publier en 1989 son manuel intitulé *L'Analyse rhétorique* (traduit en plusieurs langues), et finalement, en 2007, le *Traité de rhétorique biblique*, que j'ai aimablement sollicité et dont j'ai suivi la genèse et l'aboutissement.

Pour résumer ce parcours biographique sommaire, je pourrais dire que Roland Meynet, comme tout disciple du Royaume, « tire de son trésor du neuf et du vieux » (Mt 13,52). Il faut certes reconnaître une dette considérable vis-à-vis des anciens exégètes qui, surtout à partir du XVIII^e siècle, ont contribué à tracer l'arête de la méthode rhétorique ; mais il faut tout de même célébrer aussi ce que Roland Meynet a produit de nouveau, dans cette même méthode, surtout sur le versant de la rigueur d'analyse appliquée courageusement à des grands ensembles littéraires de la Bible.

Une nouvelle méthode

Parler des livres de Roland Meynet c'est forcément parler de la méthode rhétorique. Non pas parce que sa contribution se limite aux aspects formels et purement stylistiques des textes, mais parce que son interprétation est toute fondée sur la forme des textes bibliques, forme qui est objet d'une analyse méthodologique sans précédent. Paul Beauchamp le remarquait déjà dans sa Préface à *L'Analyse rhétorique* (p. 12) : « Le lecteur appréciera le progrès que Roland Meynet fait réaliser à l'analyse rhétorique par l'apport vraiment inédit, et que nous jugeons indispensable, d'une élaboration d'ordre méthodologique. »

La nouveauté de la méthode (rhétorique) dont Roland Meynet est un des plus remarquables interprètes, est absolument évidente. On pourrait dire qu'elle saute aux yeux, dans le sens qu'elle est immédiatement perceptible dans la façon de présenter graphiquement les textes (bibliques) soumis à l'analyse. Le lecteur est surpris, étonné même, lorsqu'on lui montre que ce qu'il a lu, plusieurs fois peut-être, sans avoir aucune idée de sa structure, est construit selon une forme précise, harmonieuse, organique.

Prenons, par exemple, le texte biblique du Décalogue. C'est une page qui a été objet d'études nombreuses et diversifiées, touchant les questions de son origine historique, de sa genèse littéraire, de son contenu législatif et théologique. Tous les travaux parus auparavant sur le Décalogue concordaient sur le fait qu'il est formé de deux parties, correspondant aux deux tables de la loi, la première concernant les commandements envers Dieu, la deuxième énumérant les préceptes vis-à-vis du prochain. Et bien, l'analyse rhétorique, menée sur ce texte par Roland Meynet avec une remarquable précision, à l'aide de cette « nouvelle méthode » de lire la Bible, montre que le Décalogue est construit plutôt selon une forme concentrique : il y a évidemment des commandements négatifs au début (« tu n'auras pas d'autres dieux », « tu ne te feras aucune image », « tu ne prononceras pas le Nom du Seigneur à faux ») et à la fin (« tu ne tueras pas », « tu ne commettras pas l'adultère », « tu ne voleras pas », etc.), mais il y a un centre, où la loi est formulée d'une manière positive (« observe le jour du

sabbat », « honore ton père et ta mère »). Ce centre a une importance fondamentale, parce qu'il noue et articule les commandements négatifs et parce qu'il ouvre un champ d'interprétation absolument original, tout à fait nouveau, car il invite le lecteur à se poser la question de la loi du père (à propos du sabbat) et de la loi du fils (pour l'honneur à accorder aux parents), à se poser la question de l'origine et du sens de la promesse.

La méthode historico-critique, même pratiquée par de grands savants, n'a pas su reconnaître la structure du Décalogue – ni d'ailleurs celle des autres textes bibliques – en se coupant ainsi l'accès à la vérité, parce que cette méthode suppose, a priori, comme une donnée indiscutable, que le texte du Décalogue est mal composé, parce qu'elle suppose que tous les textes bibliques n'ont pas de cohérence littéraire. En effet, en suivant une logique plutôt élémentaire, on demande aux textes anciens une linéarité que la tradition n'atteste pas. Le Décalogue, selon les tenants de la méthode historique, serait mal composé parce qu'il comporte des commandements positifs qui troublent la série ordonnée des commandements négatifs et parce que les commandements de la première partie sont trop longs, bourrés d'expressions parénétiques qui n'auraient rien à voir avec le *Ur-text*, le beau texte des origines, le vrai Décalogue.

La *forme* : voilà le point névralgique qui manifeste la différence entre la critique historique et la méthode rhétorique. Pour ceux qui suivent la première, la forme est une réalité abstraite, reconstruite à partir d'un certain nombre d'exemplaires, sans qu'on puisse l'identifier à aucun de ces exemplaires. La forme littéraire (du Décalogue, par exemple) est un modèle, plutôt rigide (dix préceptes négatifs, en forme apodictique, divisés en deux séries de cinq), répondant à des conventions imaginaires, bien que partiellement fondée sur des données littéraires et sociologiques. Les procédés de la *Formgeschichte* ressemblent alors au lit de Procuste : on se sent autorisé à couper ce qui – selon l'opinion de tel ou tel interprète – dépasse les limites de la « forme », en éliminant donc du texte ce qui est jugé superflu, surajouté, tardif ; ou alors, par une opération inverse, mais pourvue d'une violence symétrique, on estime qu'il est nécessaire d'ajouter des prothèses à ce qui est lacunaire et de réorganiser ce qui a été déplacé par des scribes maladroits. Tous les travaux historico-critiques sur le Décalogue concordent sur le fait que le commandement du sabbat n'appartient pas à la forme (primitive) du Décalogue, qui donc est à restituer (dans sa forme originale) en enlevant cette partie-là ; on va alors interpréter la loi de Dieu en lui ôtant son cœur.

Ceci vaut pour le Décalogue, mais vaut aussi, analogiquement, pour l'ensemble des textes bibliques, surtout ceux de l'Ancien Testament. Pour donner un autre exemple, prenons cette fois-ci le livre d'Amos. Les versets de 6 à 16 du chapitre 2 constituent un oracle contre Israël, placé après une série homogène d'oracles contre les nations d'alentour. Ces derniers oracles sont tous bâtis avec une structure simple en deux parties : la dénonciation du crime d'une part, et la sanction de l'autre. Mais l'oracle sur Israël est plus complexe, parce que, au centre, nous trouvons le rappel des origines d'Israël, son histoire de salut et donc ce que le Seigneur a fait pour son peuple. La conclusion de ceux qui suivent la méthode historique – en s'appuyant sur des éléments littéraires ou idéologiques – ne peut être que de considérer cette partie centrale comme une sorte de glose rajoutée par une rédaction postérieure (disons deutéronomistique) ; ce qui veut dire, très concrètement, qu'on peut, ou plutôt qu'on doit lire le texte sans le noyau central. Cette façon de faire est tellement courante dans les milieux scientifiques

que, par réflexe, on applique les mêmes principes ou du moins les mêmes conclusions dans la lecture des textes liturgiques, qui sont privés, pour ce qui concerne Amos, des parties jugées secondaires par des exégètes historico-critiques.

Voilà donc en quoi on peut parler d'une *nouvelle* méthode, nouvelle parce que, au lieu d'être pré-critique, elle vient après la méthode dite critique, pour redonner au texte biblique transmis et reçu par la tradition toute sa valeur normative. Méthode post-critique, l'analyse rhétorique assume réellement l'histoire de la composition comme un travail précieux et inspiré, et – se situant sur un plan littéraire – s'interroge sur la façon avec laquelle le texte, tel qu'il est devant nous, est composé, selon ses règles propres, selon ce qu'il dit de lui-même.

Mais quelqu'un pourrait dire que ceci n'est pas tout à fait nouveau. Depuis plusieurs siècles déjà des études remarquables sur la composition des textes bibliques ont été menées, surtout par des exégètes anglais et par des chercheurs du monde latin (français, en particulier). Thomas Boys au XIX^e siècle, par exemple, montrait quelle était la structure littéraire de certains Psaumes avec une précision stupéfiante, bien qu'ignorée par les commentateurs plus récents. Et pourtant, il faut le souligner, Roland Meynet a bien promu et développé une *nouvelle* méthode pour comprendre et interpréter la Bible. Je voudrais pointer les deux aspects sur lesquels, à mon avis, l'apport de Roland Meynet a été décisif pour la méthode elle-même.

Le premier aspect de nouveauté doit être vu dans le fait que, avec lui, l'analyse rhétorique n'est pas limitée à quelques textes bien précis, mais elle est déployée *sur l'ensemble* de la littérature biblique. Tous les textes bibliques sont composés et bien composés : voilà un des axiomes de la méthode, courageusement proclamé par Roland Meynet, et démontré, si l'on peut dire, par des analyses minutieuses sur des pages bibliques de toute sorte, en poésie et en prose, en hébreu et en grec, sur des textes anciens (comme le livre d'Amos) et sur des morceaux récents (comme le Prologue de Jean). Récits et poèmes, proverbes et paraboles, lois et prophètes, ancien et nouveau Testament, toute cette richesse littéraire se montre ainsi comme une grande *tradition littéraire*, homogène parce que composée selon les mêmes principes et avec les mêmes finalités. De plus, la méthode pratiquée par Roland Meynet est nouvelle parce qu'elle est appliquée non seulement à des textes courts – ceux que nous appelons péripécopes, ou unité de lecture liturgique – mais aussi à des unités très longues, à des livres entiers, comme l'Évangile de Luc ou le livre d'Amos. Déjà dans les années 60 le Professeur Albert Vanhoye, notre Cardinal ici présent, avait démontré, avec une rigueur de maître, qu'un texte long, tel que l'Épître aux Hébreux, avait une structure littéraire très serrée, et il avait montré que c'était seulement en respectant cette structure que l'on pouvait interpréter le texte correctement. D'autres exégètes avaient aussi essayé de proposer des structures pour des livres entiers, comme Ugo Vanni pour l'Apocalypse et, auparavant, Enrico Galbiati pour l'Exode. Mais ce que Roland Meynet a fait décidément avancer est le côté systématique de l'analyse, qui ne se limite pas seulement à quelques éléments de la composition, mais qui au contraire assume le texte dans son intégralité, en l'analysant à tous les niveaux. Le fait de respecter les différents niveaux de composition (du segment au morceau, de la partie au passage, de la séquence à la section et au livre) – comme le faisait remarquer déjà Paul Beauchamp dans la Préface à *L'Analyse rhétorique* (p. 12) – est une des contributions majeures de cette méthode telle qu'elle est pratiquée par Roland Meynet.

Le deuxième aspect qui permet de dire que nous sommes en présence d'une nouvelle méthode apparaît dans le souci pédagogique qui comme un fil rouge traverse tous les travaux de Roland Meynet. Il ne s'agit pas simplement d'un souci de clarté, d'ordre, de précision dans les exposés ; il s'agit plutôt de la préoccupation de *pratiquer une méthode avec rigueur*. Le Professeur est enseignant, non seulement parce qu'il communique sans jalousie ce qu'il a trouvé, mais de plus il donne le mieux de son enseignement lorsqu'il communique aux disciples la façon de travailler, les *règles* d'un bon travail. Ces règles sont condensées maintenant dans son monumental *Traité de rhétorique biblique*. Nous y trouvons le fruit d'un magistère de plusieurs décennies, nous y lisons ce qu'un chercheur tenace et passionné a découvert par son analyse incessante des textes bibliques et ce qu'il a reçu par les études menées par ses élèves et par d'autres qui se sont nourris de son enseignement. Les règles ou lois de la rhétorique représentent la méthode dans son côté théorique et scientifique. Il y a quelques principes de base, tels que la binarité, la parataxe, l'emplacement stratégiques des récurrences, qui sont aujourd'hui progressivement reconnus par l'ensemble des exégètes. Sur ces éléments, Roland Meynet a bâti un parcours de recherche, a indiqué des étapes bien définies qui permettent de montrer au lecteur la forme d'un texte. Les figures de composition, fréquemment attestées dans la tradition littéraires biblique, sont données comme des repères, non comme des moules dans lesquels couler la vie du texte, mais plutôt comme des paramètres d'orientation, comme des indices, comme des possibilités. Je ne sais pas si le mot « outil », utilisé dans la présentation du *Traité*, convient pour définir un tel ouvrage. Le caractère d'instrument me paraît pertinent, mais lui fait défaut le côté complexe d'une démarche patiente et systématique qui est nécessaire pour la méthode dans sa forme nouvelle. Le mot « chemin » me paraît plus adéquat, par son rapport d'ailleurs à l'étymologie de « méthode ».

L'interprétation de la Bible

Pour terminer ces quelques mots sur l'apport de Roland Meynet à la recherche biblique par le biais de l'analyse rhétorique, je veux brièvement toucher à la question de l'*interprétation*, dernière étape de la méthode et but de toute exégèse biblique. Il est dit dans le *Traité* (p. 623ss) que l'interprétation est un don, en d'autres termes qu'elle n'est pas le fruit immédiat et spontané du travail d'analyse, même s'il est mené avec toute la rigueur possible. Il est nécessaire en effet qu'un déclic, un événement d'ordre intuitif survienne dans la conscience du lecteur-interprète pour que la lumière surgisse à partir du texte, en révélant les éléments de vérité qui étaient présents, mais demeureraient cachés. Quiconque a une certaine pratique de l'exégèse des textes reconnaîtra la pertinence de ces remarques. Toute méthode conduit au seuil de l'acte d'interprétation, qualifié par P. Beauchamp comme « moment redoutable », parce qu'il possède le caractère mystérieux, attendu et gratuit en même temps, de la rencontre spirituelle avec Dieu, parce qu'il a une certaine parenté avec l'inspiration, et donc avec un acte sacré.

La rhétorique, par son souci d'organisation (symétrique), met le lecteur devant un texte structuré et demande au lecteur d'expliquer la figure de composition par toute une série de juxtapositions (entre les parties symétriques), pour faire sortir ce qui est semblable (c'est-à-dire ce qui est vieux) et ce qui est différent (ce qui est neuf) entre les éléments textuels rapprochés. Mon expérience sur ce point me fait dire que l'analyse rhétorique ne suffit pas, à elle toute seule, pour atteindre ce but ultime de la

recherche qui est l'interprétation. Est nécessaire, bien entendu le don de Dieu, mais aussi le secours de quelques médiations humaines, qui au lieu de remplacer le don, l'appellent. Comme toute discipline, la rhétorique a besoin de dialoguer avec d'autres méthodes, elle doit s'appropriier d'autres techniques, elle doit accueillir d'autres questions et d'autres points de vue pour ne pas réduire la richesse inépuisable du texte biblique à une seule perspective. La rhétorique doit ainsi faire recours – et ceci apparaît partiellement dans les étapes décrites dans le *Traité* – aux résultats atteints par d'autres méthodes, en particulier à la critique textuelle et philologique, aux études sur les genres littéraires et la technique du récit, sur la lexicographie notamment, sur l'histoire biblique et son développement institutionnel, culturel et théologique. En tant que méthode littéraire, l'analyse rhétorique donne une contribution indispensable à l'interprétation de la Bible, mais elle doit s'ouvrir aux instances des autres méthodes et surtout aux questionnements et aux orientations qui viennent de l'anthropologie. Non seulement dans le sens de Marcel Jousse, qui cherchait un fondement à la binarité rythmée des textes bibliques dans la pratique gestuelle des Anciens, mais dans le sens de Paul Beauchamp qui demandait d'assumer scrupuleusement le passage par l'expérience humaine réfléchie pour entendre le message divin. Les sciences humaines, de la philosophie à la psychanalyse, de la littérature à la sociologie, de la spiritualité à la théologie doivent interagir pour que le fruit de l'interprétation puisse éclore de l'arbre textuel. Indispensable est sûrement l'apport qui vient du « contexte biblique » pour l'intelligence de chaque page de l'Écriture ; mais il faut aussi insérer l'attestation biblique dans le contexte de l'expérience humaine, telle que nous pouvons la saisir par les sciences humaines. La dimension indéfinie du projet d'interprétation se dessine ainsi et devient horizon herméneutique. Le *Traité*, par certains côtés, est le point d'aboutissement d'une longue recherche technique, mais il est simultanément le point de départ d'une nouvelle voie, d'ordre herméneutique, qui est offerte à nous et aux chercheurs qui viendront après nous, pour donner à cette Écriture, qui est Parole de Dieu, toute sa valeur, pour accomplir en elle le destin d'intelligence qui nous rend réellement enfants de Dieu, capables d'écouter le Verbe de la vie en toute plénitude.